
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/1 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.1.47334

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

compétences judiciaires de l'évêque. Sans discuter les raisons pour lesquelles un évêque intervient dans les affaires civiles, il importe au moins rappeler que *iudex* désigne à la fois le fonctionnaire et le fonctionnaire exerçant les fonctions de juge. Un comte juge les affaires qui relèvent de ses compétences et l'évêque juge de même, dans la limite de ses attributions civiles. Sinon on ne comprend pas pourquoi il rend la justice. Dans toute la *praeceptio*, *iudex* doit donc être traduit par «fonctionnaire» et non par «juge». De même, les affaires religieuses apparaissent plusieurs fois. Il fallait analyser ensemble toutes les notions qui appartiennent à la même catégorie.

Surtout, l'explication chapitre par chapitre, exclusivement d'après les lois antiques ou par les lois romaines des Wisigoths et des Burgondes ne fait pas apparaître l'adaptation du droit antique aux réalités nouvelles créées par l'établissement d'États. Le prologue établit une distinction entre les *provinciales* et les *populi*, et le chapitre 4 ordonne de juger les «affaires» entre *Romani* d'après les lois romaines. *Populus* et *Romanus* prirent un sens particulier après l'installation des Germains, alors que *provincialis* conservait le sens de «civil». Pour analyser convenablement ces passages, il est indispensable d'avoir une idée claire des conditions dans lesquelles les Burgondes – définis par les sources comme *populus* ou comme l'*exercitus* du royaume – ont été installés dans l'Empire. La *praeceptio* n'apporte aucune information déterminante à ce sujet. Une étude globale de ce sujet, et celle de la place de l'Église dans l'État, auraient exigé un livre chacune, sans oublier un ouvrage sur la nature des édits mérovingiens et leur rapport exact avec les lois antiques. La méthode suivie conduit à une dispersion des analyses et à un certain flou: l'A. «pense», «il lui semble», car il n'a pas les éléments pour affirmer.

Enfin, la question, suggérée par le titre, est éludée: quels rapports existaient entre le «merovingische Königtum» et la «Burgund»? Comment un roi a-t-il pu promulguer, presque en même temps la *praeceptio* en Burgondie et l'édit de Paris, qui sont très proches, si les institutions de la Burgondie étaient différentes de celles du reste du *Regnum Francorum*?

Ceux qui – méconnaissant le vocabulaire précis et le fonctionnement réel des institutions antiques, aux IV^e et V^e siècles – veulent, à toute force, imposer l'idée d'un abâtardissement de la pensée politique et des institutions dans les royaumes germaniques ne manqueront pas d'exploiter ces faiblesses pour rejeter l'excellente méthode qui consiste à comparer minutieusement les sources romaines et les sources germaniques, et la conclusion générale de l'A., pourtant incontestables.

Jean DURLIAT, Toulouse

Rainer BERNDT (éd.), Das Frankfurter Konzil von 794. Kristallisationspunkt karolingischer Kultur. Akten zweier Symposien (vom 23. bis 27. Februar und vom 13. bis 15. Oktober 1994) anlässlich der 1200-Jahrfeier der Stadt Frankfurt am Main. Teil I: Politik und Kirche. II: Kultur und Theologie, Mainz (Gesellschaft für Mittelrheinische Kirchengeschichte) 1997, 2 vols., 1105 p. (Quellen und Abhandlungen zur Mittelrheinischen Kirchengeschichte, 80/1 et 80/2).

Le présent recueil se compose de deux forts volumes consacrés au concile de Francfort (794), à son époque et à ses acteurs, lesquels sont envisagés à peu près sous tous les aspects. Ses impressionnantes dimensions ne sont pas sans rappeler les cinq tomes du *Karl der Große* des années 60, et ne permettent pas un traitement équitable des trente-neuf contributions qui le composent. Nous donnerons donc la liste de celles-ci avant d'en proposer un bref aperçu, qui, par la force des choses, ne rendra que modérément justice à un ouvrage désormais incontournable. Si toutes les communications sont érudites et utiles, certaines sont cependant plus novatrices que les autres. Ce sont elles que, non sans partialité, nous privilégierons.

L'ensemble s'articule en deux doubles sections, Politique et Eglise (tome 1), Culture et Théologie (tome 2), qui sont composées comme suit. Politique et Eglise: J. FLECKENSTEIN, Karl der Große, seine Hofgelehrten und das Frankfurter Konzil von 794, p. 27–46; Politique: W. BRANDES, *Tempora periculosa sunt*. Eschatologisches im Vorfeld der Kaiserkrönung Karls des Großen, p. 49–79; Ph. DEPREUX, L'expression *statutum est a domno rege et a sancta synodo*, annonçant certaines dispositions du capitulaire de Francfort, p. 81–101; G. FEDALTO, Il significato politico di Paolino, patriarca di Aquileia, e la sua posizione nella controversia adozianista, p. 103–123; H. MORDEK, Aachen, Frankfurt, Reims. Beobachtungen zu Genese und Tradition des *Capitulare Francofurtense* p. 125–148; J. NELSON, The siting of the council at Francfort. Some reflections on family and politics, p. 149–165; R. SCHIEFFER, Ein politischer Prozeß des 8. Jahrhunderts im Vexierspiegel der Quellen, p. 167–182; F. STAAB, Die Königin Fastrada, p. 183–217; H. WITTHÖFT, *Denarius novus, modius publicus* und *libra panis* im Frankfurter Kapitular. Elemente und Struktur einer materiellen Ordnung in fränkischer Zeit, p. 219–252. Eglise: A. ANGENENDT, Karl der Große als *rex et sacerdos*, p. 255–278; M. F. AUZÉPY, Francfort et Nicée II, p. 279–300; N. BRIESKORN, Karl der Große und das Eherecht seiner Zeit, p. 301–329; W. HARTMANN, Das Konzil von Frankfurt 794. Nachwirkung und Nachleben, p. 331–355; K. SCHATZ, Königliche Kirchenregierung und römische Petrus-Überlieferung im Kreise Karls des Großen, p. 357–371; S. SCHOLZ, Karl der Große und das *Epitaphium Hadriani*. Ein Beitrag zum Gebetsgedenken der Karolinger, p. 373–394; J. SEMMLER, Zur Entscheidung aufgerufen: *Vita religiosa* um 800, p. 395–415; H. J. SIEBEN, Das Frankfurter Konzil (794) in theologischen Auseinandersetzungen des 16.–18. Jahrhunderts, p. 417–452; U. VONES-LIEBENSTEIN, Katalonien zwischen Maurenherrschaft und Frankenreich. Probleme um die Ablösung westgotisch-mozarabischer Kirchenstrukturen, p. 453–505. Culture et théologie: R. BERNDT, Das Frankfurter Konzil von 794. Kristallisationspunkt theologischen Denkens in der frühen Karolingerzeit, p. 519–545; Culture: C. BEUTLER, Der Kreuzifixus des Bonifatius, p. 549–553; K. BIERBRAUER, Karolingische Buchmalerei des Maingebietes, p. 555–570; D. BULLOUGH, Alcuin before Francfort, p. 571–585; A. HAMPFL, Die Baugeschichte des Frankfurter Doms, p. 587–602; J. MARENBOON, Alcuin, the council of Francfort and the beginnings of medieval philosophy, p. 603–615; R. MCKITTERICK, Das Konzil im Kontext der karolingischen Renaissance, p. 617–633; L. F. SAURMA-JELTSCH, Das Bild in der Worttheologie Karls des Großen. Zur Christologie in karolingischen Miniaturen, p. 635–675; U. SCHEDLER, Die Pfalzkapelle in Aachen und St. Salvador zu Germigny-des-Prés – Vorbild und Widerspruch, p. 677–698; H. SPILLING, Die Sprache des Konzils, p. 699–727; Théologie: J. VAN BANNING, Claudius von Turin als eine extreme Konsequenz des Konzils von Frankfurt, p. 731–749; K. BIERBRAUER, Konzilsdarstellungen der Karolingerzeit, p. 751–765; A. BONNERY, A propos du concile de Francfort (794). L'action des moines de Septimanie dans la lutte contre l'adoptianisme, p. 767–786; J. CAVADINI, Elipandus and his critics at the council of Frankfort, p. 787–807; T. HAINTHALER, Von Toledo nach Frankfurt. Dogmengeschichtliche Untersuchungen zur adoptianistischen Kontroverse, p. 809–860; U. R. JECK, Die frühmittelalterliche Rezeption der Zeittheorie Augustins in den ›Libri carolini‹ und die Temporalität des Kultbildes, p. 861–884; M. Th. KLOFT, Das Geistliche Amt im Umfeld des Frankfurter Konzils, p. 885–917; R. E. REYNOLDS, The visigothic liturgy in the realm of Charlemagne, p. 919–945; A. B. SCHMIDT, Gab es einen armenischen Ikonoklasmus?, p. 947–964; H. G. THÜMMEL, Die fränkische Reaktion auf das 2. Nicaenum 787 in den ›Libri Carolini‹, p. 965–980; D. URVOY, Les conséquences christologiques de la confrontation islamo-chrétienne en Espagne au VIII^e siècle, p. 981–992.

Francfort 794, pour les historiens, c'est d'abord un texte, le *Capitulare Francofurtense* (MGH Conc. II/1, p. 165–171), qui nous est connu par un manuscrit rémois de l'époque d'Hincmar (BNF 10758), où il côtoie l'*Admonitio Generalis* (H. MORDEK). C'est aussi un rédacteur, anonyme, dont H. SPILLING montre qu'il ne s'agit certainement pas d'un des

grands lettrés de la cour. C'est ensuite un lieu. Pourquoi Francfort et pas ailleurs? Peut-être, suggère J. NELSON, à cause de Fastrade, l'épouse de Charlemagne, qui est alors malade dans cette ville et y meurt deux mois après le concile. Et c'est finalement une série de mesures, dont les plus célèbres sont assurément celles qui touchent à l'adoptianisme et au problème des images, mais qui, comme dans les autres capitulaires, balayent tout le champ des préoccupations relevant de la chose publique: ainsi le prix des céréales et du pain, ou la monnaie, dont l'étude permet à H. WITTHÖFT de mettre en valeur une croissance des échanges dans la seconde moitié du VIII^e siècle. Francfort, enfin, s'inscrit sur un arrière-plan politique, théologique et culturel, que le colloque s'est attaché à étudier sous les angles les plus variés.

Si la lecture de ce recueil permet de dégager un certain nombre de structures fondamentales, elle permet aussi d'approcher d'assez près quelques individus: Charlemagne, bien sûr, mais aussi sa seconde épouse, Fastrade, et le bataillon des grands théologiens, dont, surtout, Alcuin, Paulin d'Aquilée, Claude de Turin et Elipand de Tolède. Fastrade, qui meurt à Francfort le 10 août 794, méritait bien une étude. Contre l'opinion du plus grand nombre, qui, tel Eginhard lorsqu'il parle de sa *crudelitas*, la dénigrent et soulignent son implication dans les révoltes de 785 et 792, F. STAAB choisit la réévaluation. Celle que Charlemagne nomme, dans la seule lettre personnelle qui nous soit restée de lui, *dilecta nobis et valde amabilis*, a sans doute été une reine consciente de ses devoirs et tenue en haute estime par son époux. C'est en tout cas l'image que l'on devait avoir d'elle à Saint-Alban de Mayence, lieu de son inhumation, où elle apparaît au XVII^e siècle dans une liste de reliques. Cas d'espèce avec Fastrade, rappel général de ce que l'on sait sur la christianisation du mariage et la lutte contre l'inceste à l'époque carolingienne, avec N. BRIESKORN. De façon attendue, les grands théologiens de l'entourage royal sont au cœur d'une série de communications. Paulin d'Aquilée et, surtout Alcuin, actifs dans la lutte contre l'adoptianisme, sont spécifiquement traités par Giorgio FEDALTO, Donald BULLOUGH et John MARENBO. Mais le cas de Claude de Turin mérite ici, en raison de son opposition aux images et de quelques errements récents, une attention particulière. On appréciera donc la mise au point de J. VAN BANNING sur un personnage encore mal connu faute d'éditions satisfaisantes, voire d'éditions tout court. Il est vrai que la pensée de Claude a été déformée dès le début du IX^e siècle par ses adversaires, Dungal et Jonas d'Orléans, qui nous ont cependant conservé le *De imaginibus sanctorum* (un fragment). Les remarques de l'auteur, qui ne recule pas devant quelques passes d'armes avec ses confrères, montrent de façon convaincante: 1) Que Claude est bien l'auteur du *De imaginibus*, attribué à Agobard de Lyon par plus d'un historien, dont Boshof, et publié sous ce nom dans Migne mais aussi dans le *Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis* (éd. Van Acker, 1981); 2) Qu'un seul et même homme, Claude, a écrit à la fois l'*Apologeticum atque rescriptum* (dont fait partie le *De imaginibus*) et de nombreux travaux d'exégèse biblique, attribués ensuite à divers auteurs (liste p. 742-743); 3) Que l'hostilité de ce singulier personnage aux images est mieux comprise lorsqu'elle est située sur fond de théologie augustinienne et non seulement de crise iconoclaste.

Les deux grands problèmes théologiques traités à Francfort furent donc l'adoptianisme et la question des images. De là une série de communications, parfois à cheval entre la théologie, l'histoire de la théologie et l'Histoire. M. F. AUZÉPY rappelle que Nicée II puis Francfort ont creusé le fossé entre l'Orient et l'Occident, et partant que l'iconodoulie d'Irène a fait plus de dégâts que l'iconoclasme de Constantin V. U. R. JECK montre comment les *Libri carolini* intègrent la théologie augustinienne du temps pour mieux définir la «structure mémoriale des images»: *visio* et *memoria* sont liées, celle-ci s'appuyant sur celle-là. En soutenant que par les *Libri carolini*, les Francs prennent consciemment leurs distances avec la papauté, H. G. THÜMMEL contredit les positions mesurées d'Ann Freeman. Il ne convainc que moyennement sur ce point, mais il emporte l'adhésion en soulignant la richesse de la théologie franque à cette époque. Notons aussi la présence d'une étude sur le courant arménien d'hostilité aux images, attesté dès le VII^e siècle, dont A. B. SCHMIDT

montre qu'il doit d'abord être envisagé dans un contexte d'opposition au centralisme chalcédonien. Face aux images, la »question hispanique« se taille cependant la part du lion. J. CAVADINI engage à cesser de voir les adoptianistes avec les yeux des théologiens francs et nuance fortement leur communauté de pensée avec le nestorianisme. Même orientation chez T. HAINTHALER, qui souligne également la déformation que les penseurs de Charlemagne ont fait subir à la pensée d'Elipand de Tolède, fortement enracinée dans la tradition patristique. A un niveau parfois plus modeste, les moines septimaniens ont également joué un rôle non négligeable dans la lutte contre l'adoptianisme (A. BONNERY). D. URVOY, de son côté, s'intéresse à la fois à Elipand et à Migetius, c'est-à-dire aux deux principaux hérétiques de l'Espagne du VIII^e siècle. Il montre que ce sont les positions vis-à-vis de l'Islam, et non les thèses islamiques, qui déterminent des schémas trinitaires opposés, rigoureusement inconciliables avec la théologie musulmane dans le cas de Migetius, mais pas dans celui d'Elipand. R. E. REYNOLDS souligne quant à lui le prestige d'Isidore de Séville (*auctor reformationis*) dans le monde carolingien. Ainsi s'explique que malgré les soupçons d'hérésie pesant alors sur la liturgie wisigothique, celle-ci garde un rôle notable dans les collections liturgiques franques. Mais l'*Hispania*, à l'époque carolingienne, c'est aussi l'actuelle Catalogne, qu'il faut alors intégrer dans les structures ecclésiastiques franques. Le problème est traité de façon très détaillée par U. VONES-LIEBENSTEIN, laquelle suggère que les difficultés opposées par les évêques catalans à leur intégration dans la métropole de Narbonne sont avant tout politiques, et donc guère analysables en termes de sentiments nationaux ou pré-nationaux, catalans *versus* francs ...

Politique. Le terme est récurrent, ici comme dans toute l'historiographie du monde carolingien, mais il n'a généralement de sens que rapporté à la notion de »religiosité politique«. Or de ce point de vue, Francfort, qui permet à Charlemagne de jouer le rôle de Constantin entre la rédaction des *Libri Carolini* et le couronnement impérial, constitue évidemment un moment clé. Plusieurs articles le rappellent. Ph. DEPREUX, partant d'une formule particulière présente sous diverses formes dans le capitulaire de Francfort, pose la question de la nature de la réunion (concile ou plaid?) et met en valeur l'interventionnisme du souverain en matière de théologie. A. ANGENENDT remonte aux origines mêmes de la notion de *rex et sacerdos* pour conclure, non sans quelque présupposé téléologique, que Rome engrangea les fruits de l'universalisme carolingien. Le problème des rapports entre Rome et Aix-la-Chapelle préoccupe également K. SCHATZ, qui montre comment le passage d'une conception de la papauté comme témoin de la tradition romaine originelle à une papauté juridiquement conçue comme instance dirigeante de l'Eglise (*Prima sedes a nemine iudicatur*) s'accomplit aisément lorsque l'Empire est faible. Plus novateur, S. SCHOLZ montre par l'étude d'un cas précis, celui de l'inscription funéraire commandée par Charlemagne à Théodulphe et à Alcuin pour honorer la mémoire d'Hadrien Ier († 795), le rôle mémorial de l'épithaphe, qui vaut bien une entrée dans un nécrologe ou un *Liber vitae*. Mais il souligne aussi fort subtilement comment par le texte d'Alcuin, finalement gravé dans le marbre au détriment de celui de Théodulphe, Charles trouve le moyen d'associer son nom à celui du pape défunt, ce qui est pour lui une façon de fonder sa propre *memoria* dans Saint-Pierre. Le contrôle de l'Eglise par le souverain implique aussi une prise en charge plus ou moins feutrée des monastères, elle-même liée à une stricte séparation entre *ordo clericalis* et *ordo monachicus* (J. SEMMLER). Mais il existe aussi, plus ou moins en marge des hautes envolées de la théologie politique, une politique placée sous le seul signe des rapports de puissance et de pouvoir. On oublie parfois que la troisième grande affaire traitée à Francfort était l'irritant problème de Tassilon de Bavière, alors définitivement mis à l'écart. R. SCHIEFFER reprend la question et montre fort habilement que la version des *Annales Regni Francorum* contredit les événements de 794, ce qui explique d'ailleurs qu'il n'y soit pas fait allusion. Pour les rédacteurs des annales, il ne pouvait y avoir d'»épilogue« après le règlement d'Ingelheim en 788, lequel avait été présenté comme juridiquement et moralement justifié. La réalité était peut-être assez différente ...

Ce colloque a aussi permis d'évoquer un certain nombre de productions qui, sans être directement en rapport avec le concile, participent peu ou prou du même esprit que celui-ci. Productions théologiques, dominées par quelques grandes personnalités qui sont toujours des acteurs autant que des auteurs (FLECKENSTEIN, BERNDT, BULLOUGH, MARENBO) et configurent ce que nous avons pris l'habitude d'appeler »Renaissance carolingienne« (McKITTERICK, KLOFT). Mais aussi productions artistiques et en particulier manuscrites, doublement étudiées par K. BIERBRAUER, qui est allée chercher les rares représentations de concile présentes dans les *codices* carolingiens. En la matière, les occidentaux n'ont pas alors une tradition iconographique précise et le pape trônant au milieu du concile n'apparaîtra que dans un XIII^e siècle très avancé. Entre l'image et le discours théologique, il y a parfois unité organique. C'est le propre des grands manuscrits carolingiens, comme le montre L. E. SAURMA-JELTSCH qui développe la notion d'»exégèse visuelle« après avoir rappelé qu'en Occident, la *Bildkultur* carolingienne est sans équivalent depuis les débuts du christianisme. Les productions monumentales sont explorées par A. HAMPEL et U. SCHEDLER, cette dernière démontrant que le fameux oratoire de Germigny, construit par Théodulphe d'Orléans dans le contexte particulier des *Libri carolini*, ne doit pas être interprété comme une imitation de la chapelle palatine d'Aix mais plutôt comme un contre-programme. Germigny ne regarde guère vers Saint-Vital de Ravenne, le mausolée de Théodoric ou Sainte-Sophie, mais bien vers le monde wisigothique et peut-être vers la première mosquée de Cordoue. La production d'objets de piété n'est guère explorée dans ce recueil. On mentionnera tout de même ces cinq pages étonnantes, où Christian BEUTLER démontre, carbone 14 à l'appui, que le crucifix roman du petit village rhénan d'Udenheimer est en réalité une statue des années 610–780, superficiellement retouchée par la suite. Crucifix de Boniface? C'est une autre histoire, qu'il me semble bien difficile d'écrire ...

Pas plus, cependant, que celle des peurs eschatologiques à l'âge carolingien ... W. BRANDES propose, comme d'autres pour la fin du V^e siècle ou l'an Mil, de réévaluer les courants eschatologiques non augustiniens du VIII^e siècle. Entre Ernst Robert Curtius (la fin du monde comme topique littéraire) et Richard Landes, il choisit clairement le second. Il est vrai que, selon la chronologie d'Eusèbe de Césarée, le couronnement impérial du 25 décembre 800 eut lieu le premier jour du septième et dernier millénaire. Mais alors, si la chose était si importante, pourquoi les sources relatives au dit couronnement n'en parlent-elles pas? On peut bien sûr invoquer, comme le fait l'auteur, le grand nombre d'»indices« et suggérer que toute tradition eschatologique non augustiniennne se doit de rester secrète, on peut aussi invoquer la tradition orale, mais il y a tout de même quelque danger à faire trop parler les silences ... En cette veille de *millenium* et au vu de certaines tendances historiographiques, d'aucuns jugeront peut-être qu'Alcuin n'avait pas entièrement tort lorsque, paraphrasant saint Paul, 2 Tim 3, 1, il écrivait que *Tempora periculosa sunt* ...

Si le *Capitulare Francofurtense* n'a survécu que dans deux manuscrits, il n'en a pas moins été, depuis bien longtemps, perçu comme un moment fort du »système d'Eglise« carolingien. A l'époque moderne, il est devenu avec les *Libri carolini* un enjeu des luttes érudites entre catholiques et protestants, mais aussi entre gallicans et ultramontains (HARTMANN, SIEBEN). Dûment célébré en 1994, il a maintenant son monument, sous la forme de deux volumes qui fondent sa *memoria* d'un point de vue non pas liturgique mais bien historique.

Patrick HENRIET, Paris